

Vers un Luberon littoral espagnol ? Oropesa del Mar et Benicasim, lieu estival du pouvoir

Pourquoi, sur une quarantaine de kilomètres de côte, de Benicasim au sud jusqu'à Peñíscola au nord, depuis plus d'un siècle, s'organise un territoire refuge d'hommes politiques et d'artistes espagnols ? Pourquoi, à partir de situations pré-touristiques différentes dans les deux stations (villégiature bourgeoise dans l'une, absence de balnéarisme dans l'autre), la massification touristique envahit indifféremment le littoral des deux villes ? Comment la faible pression urbaine, la présence d'espaces naturels protégés, tant continentaux que marins, font de cette portion de littoral un enjeu spatial au sein d'un arc méditerranéen espagnol si fortement urbanisé et marqué par le tourisme ?

Des stations touristiques de la Costa del Azahar

Oropesa del Mar et Benicasim sont situés sur la Costa del Azahar (de la fleur d'oranger), dans la province de Castellón de la Plana, région métropolisée par Valence, troisième ville espagnole (fig. 1). Dans cette région, la mise en place de la voie ferrée, dans les années 1870, sur le territoire de la commune de Benicasim, est concomitante du lancement du tourisme par quelques familles bourgeoises. Des propriétaires terriens et des familles de la bourgeoisie de Castellón et de Valence font bâtir des hôtels particuliers et des villas estivales (*casa de verano*) (fig. 2). En 1906, Benicasim est surnommé le « Biarritz du Levant ».

Aujourd'hui, l'ensemble régional s'organise à partir d'une étroite plaine côtière structurée autour d'un corridor urbain sub-littoral (*corredor mediterráneo*), avec de fortes densités de population et une concentration des infrastructures de transport, routier (RN 340), autoroutier (A7-E15) et ferroviaire. Globalement, la Costa del Azahar devient, au début du XXI^e siècle, un continuum littoral touristique, largement urbanisé. Par contre, dans la partie septentrionale, entre Oropesa et Benicarló, des portions de côte demeurent sauvages, encore faiblement urbanisées et peu marquées par le tourisme, ponctuées d'espaces naturels d'intérêt écologique : au nord, le parc naturel de Prat de Cabanes y

Torreblanca et la Sierra d'Irta, au sud, le parc naturel du Desierto de Las Palmas, enfin le parc marin des îles Columbretes au large de Castellón.

L'attractivité du littoral de Castellón de la Plana sur la clientèle madrilène réside, dès le début du siècle, dans la douceur du climat ainsi que dans une moindre chaleur estivale que dans les zones côtières situées au sud du cap de la Nao. De plus, le littoral valencien est plus proche que celui de l'Atlantique pour les Madrilènes, grâce à la ligne de chemin de fer à travers la Mancha et d'une liaison autoroutière.

Massification touristique : le système *sol y playa* en 1960

Dans les deux stations, l'envahissement touristique se produit dans les années 1960. Les années 1970 sont caractérisées par la continuation de l'alignement urbain en front de mer et par la construction de nouvelles lignes d'immeubles parallèles aux plages. L'urbanisation des zones comprises entre les bourgs ruraux et leurs doublets balnéaires débouche sur une véritable jonction entre le bourg intérieur (*núcleo interior*) et son antenne balnéaire (*núcleo costero*) (fig. 3). Au cours de la décennie 1970-1980, les lotissements (*urbanizaciones*) se multiplient à proximité des voies de communication et tendent à s'étendre aux dépens du *secano* (piémont aux terres non irriguées), en particulier au voisinage des espaces naturels protégés (réserve naturelle du Desierto de las Palmas sur le municipio de Benicasim).

Oropesa del Mar s'ouvre à un tourisme populaire. Le premier hôtel est bâti en 1950. La fréquentation de la station s'accélère à partir de 1958. Le tourisme de masse provoque une urbanisation du littoral fondée sur un tourisme balnéaire (système *sol y playa*, soleil et plage). Depuis les années 1990, Oropesa del Mar déploie une organisation spatiale de type polynucléaire, avec l'adjonction successive d'équipements récréatifs, plaqués par étapes, parfois 30 ans après la première mise en tourisme du site. De l'ouest à l'est, la station se compose d'un port de plaisance, d'un front

d'immeubles-tours en arrière de la plage de la Concha, interrompu par des constructions plus basses, en particulier des villas modernes édifiées en retrait de la corniche rocheuse de la Punta de las Llanses, puis à nouveau, à l'est de cette zone, d'une ligne d'immeubles. La partie orientale est occupée par le complexe touristique Marina d'Or (fig. 4). Cet aménagement permet de recréer le milieu marin sur la *marjal* (zone basse et marécageuse), dépourvue de plage naturelle. Marina d'Or sera en activité toute l'année, dans une station dépourvue de structures hôtelières fonctionnant en basse saison.

La station de Benicasim, presque absente du marché espagnol jusqu'en 1964, est devenue, depuis 1974, le deuxième pôle touristique du pays valencien derrière Benidorm. En 1999, la fréquentation apparaît très saisonnalisée, entre la semaine sainte et septembre. Les séjours s'effectuent majoritairement en studio (89 %) (62 % sont des résidences secondaires, 38 % des locations). À l'instar des stations du littoral de la Costa del Azahar, la part des touristes étrangers décroît régulièrement, en particulier Français et Allemands. Cette baisse est compensée par la clientèle espagnole (73,2 % des fréquentations sur cette côte en 1998), notamment madrilène, et par la mise en place de flux touristiques en provenance de Pologne, de République Tchèque ou de Hongrie.

Les *Platgetes de Bellver* (Oropesa del Mar), lieu estival du pouvoir en Espagne depuis les années 1990

Quelques artistes et hommes politiques, dès les années 1950, élisent les *Platgetes de Bellver*, sur la côte rocheuse entre Benicasim et Oropesa, comme lieu estival de villégiature. Cependant, c'est seulement à partir des années 1960, que le patronat de l'industrie de la céramique de la région de Castellón « invente » ce lieu de villégiature estivale, où plusieurs chefs d'entreprise font bâtir de luxueuses villas. Le phénomène s'amplifie dans les années 1970.

L'arrivée, dans les années 1990, du futur premier ministre José María Aznar, apporte à ce lieu une renommée nationale. Au début de la décennie 1990-2000, José Soriano, président-directeur de la firme Porcelanosa, société productrice de céramiques, met à la disposition de la famille du chef du gouvernement espagnol, sa villa en bord de mer située à Oropesa del Mar. La résidence (*el chalé de les Platgetes*) appartient à l'*urbanización* Torre Bellver, un lotissement privé fort réputé. Cette résidence estivale de 600 m², de deux étages, édifiée sur un terrain de 2000 m², donne sur un vaste jardin. Sur la plage proche, une aire de halage sert aux

1. La Costa del Azahar



2. La villa Victoria édifée à la fin du XIX^e siècle. Elle borde le *paseo marítimo* de la *playa Voramar*, point de contact entre une ample plage sableuse et la côte rocheuse en direction de Oropesa del Mar au nord-est. (Cliché : J. Rieucou, juin 1999)



3. L'étroite plaine côtière (plantations d'orangers) bordant la Costa del Azahar. Depuis les années 1970, la vieille ville (*casco antiguo*) de Oropesa, à gauche, s'agrége spatialement à la station balnéaire (*playa*) de Oropesa del Mar à droite. (Cliché : J. Rieucou, juin 1999)



4. Le complexe touristique Marina d'Or. Cet ensemble récréatif et immobilier tente de recomposer les milieux tropicaux humides (lacs : *lago amazonia*), secs (savanes à éléphants : *manada de elefantes*) et comporte la réplique d'un cône volcanique (extrait du dépliant publicitaire de l'opération immobilière).

pouvoir sont exclusivement espagnols et ne concernent pas la *jet set* internationale présente dans certaines stations de la Costa del Sol. Le binôme Benicasim/Oropesa del Mar s'inscrit, depuis 1990, dans une aire de villégiature estivale des milieux du pouvoir, qui l'associe d'une part à Madrid, d'autre part à l'archipel des Baléares, traditionnellement fréquentée par la

embarcations de plaisance. José María Aznar peut facilement se rendre dans le palais de Marivent, à Palma de Majorque, résidence estivale du souverain espagnol. Nombre de décideurs et de personnalités madrilènes possèdent à Oropesa del Mar des résidences. Ainsi, les milieux industriels, financiers, le monde du spectacle (cinéma, télévision), la classe politique fréquentent les *Platgetes de Bellver*.

La plage, au lieu-dit les *Platgetes*, constitue un des lieux les plus fréquentés d'Espagne en été. Cependant, le quartier du même nom demeure très coupé spatialement et socialement du reste de la station. Depuis 1998, « l'effet Aznar » provoque une densification de l'urbanisation littorale autour du site des *Platgetes*, avec de luxueux lotissements. La médiatisation estivale de Oropesa del Mar a stimulé les ventes d'appartements sur le complexe Marina d'Or et contribue à saturer les capacités hôtelières.

Sur une quarantaine de kilomètres entre Benicasim et Peñíscola, se met en place un « Luberon littoral espagnol ». Deux autres stations balnéaires complètent ce lieu estival du pouvoir. Depuis 1963, Peñíscola s'impose comme haut lieu du cinéma ibérique. La station balnéaire d'Alcossebre, située plus au nord, qui a refusé l'urbanisation par alignement d'immeubles en front de mer, est également réputée pour la villégiature estivale de plusieurs acteurs de cinéma. Cependant, à la différence du massif du Luberon en France, à Oropesa, le monde des affaires et de la politique, davantage que les milieux culturels et artistiques, donne sa cohérence professionnelle et sociale au lieu. Ces différents cercles du

monarchie et la haute société espagnole. – **Jean Rieucou**, GEMS/UMR ESPACE, université Montpellier-III. jean.rieucou@univ-montp3.fr

Références bibliographiques

- El Turismo en la Comunidad Valenciana 1998*, Tourisme, Generalitat Valenciana, Agencia Valenciana del turismo, Valence, 1998, 75 p.
- HELLE C., 1997, « Le Luberon, refuge d'artistes », *Mappemonde*, Belin-Reclus, Paris-Montpellier, n° 3, p. 22-26.
- LOPEZ OLIVARES D., 1983, *Oropesa : un núcleo turístico de la Costa del Azahar*, Département de Géographie, Université de Castellón, Castellón de la Plana, 158 p.
- QUEREDA SALA J., 1979, *Benicasim y la espectacular transformación de su paisaje*, Diputación Provincial, Valence, 71 p.
- RIEUCAU J., 2000, « Invention et création de lieux touristiques dans la dynamique de la diffusion urbaine littorale au XX^e siècle, au nord de la Costa del Azahar », *Annales de Géographie*, Paris.

Pour en savoir plus grâce à Internet

Fréquentation de Oropesa del Mar par la haute société espagnole : <http://www.levante-emv.es>, ainsi que le site Panorama Actual : <http://www.panorama-actual.com>
Mairie de Benicasim : <http://www.gva.es/benicassim/index.html>
Marina d'Or : <http://www.marinador.com/cv/marina.htm>
Lotissement Torre Bellver : <http://www.torrellver.com/torrebellver/www/es/vistas/index.html>
Valorisation de la présence de J.-M. Aznar aux *Platgetes* : <http://www.torrellver.com/torrebellver/www/es/paddle/torneo1999.html>

Les îles Glorieuses

Les îles Glorieuses font partie des îles Éparses – 52 km² de terres émergées, mais plusieurs centaines de milliers de km² de ZEE –, ces possessions françaises dans l’océan Indien au régime juridique étrange, car ne constituant ni une collectivité territoriale autonome ni un DOM ou un TOM et administrées par le préfet de la Réunion. Le décret du 1^{er} avril 1960, qui fixe leur statut, porta atteinte à la règle de l’intégrité territoriale d’un pays colonial, dans la mesure où, jusqu’à cette date, elles étaient administrées par la collectivité territoriale de Madagascar. Ainsi depuis 1973, le gouvernement malgache revendique officiellement les îles Éparses du canal de Mozambique, c’est-à-dire les îles Glorieuses, Juan de Nova, Europa et Bassas da India. En 1978, l’Organisation de l’unité africaine (OUA) a officiellement invité la France à les rétrocéder à Madagascar, tout comme l’Assemblée générale des Nations unies l’année suivante (résolution 34/91). Cependant, la normalisation des relations franco-malgaches a atténué le différend sur ces îles, mais un détachement de militaires y reste déployé.

Les îles Glorieuses sont les plus septentrionales (11°35’ de latitude sud) de ces drôles de possessions françaises. Ce que l’on appelle parfois l’« archipel des Glorieuses » n’est en fait qu’une vaste plate-forme corallienne de 17 km de long, orientée SO-NE, sur laquelle émergent deux îles culminant à une douzaine de mètres (Grande-Glorieuse couvrant 480 ha et l’île du Lys, longue de 600 m) et quatre rochers appelés les Roches vertes (fig. 1). À marée basse, des bancs de sable émergent entre les îles. Selon André Guilcher, il s’agit de l’extrémité orientale (47°18’ de longitude est) de la chaîne des Comores, avec les bancs du Geysier et Zélée, à 260 km au nord-ouest de Mayotte.

Quoique relativement faible et brève, l’occupation humaine a fortement transformé la végétation de ces îles. La première description botanique des Glorieuses (R.W. Coppinger, 1882) note qu’il y a une dense forêt primaire avec, sur l’île du Lys, une belle mangrove. La même année, Hippolyte Caltaux s’y installa et y exploita le guano sur l’île du Lys tout en développant une cocoteraie sur la Grande-Glorieuse afin de produire du coprah. Ce n’est qu’en 1892 que la France en prit officiellement possession. Par la suite, un Seychellois obtint la concession des îles et,



Les îles Glorieuses, vue aérienne oblique (cliché J.-Ch. Gay, 1999)

dans les années 1920, 17 personnes produisaient annuellement quelques dizaines de tonnes de coprah, à partir de 6000 cocotiers, et de maïs. Un troupeau de chèvres sur l’île du Lys leur fournissait de la viande, tandis que les rats commençaient à y pulluler. Interrompue pendant la Seconde Guerre mondiale, l’exploitation reprit temporairement en 1945 et la cocoteraie atteignit 15000 arbres en 1954. L’année suivante, une station météorologique de fortune et ne fonctionnant que pendant la saison cyclonique fut installée sur la Grande-Glorieuse. En 1960, elle devint permanente. Cinq ans plus tard, une piste d’atterrissage de 1000 m fut construite, longueur portée à 1100 m en 1976 pour accueillir les avions Transall. Entretemps, en 1973, une fausse rumeur d’attaque malgache avait fait dépêcher un détachement militaire d’une douzaine d’hommes, venus rendre compagnie aux météorologistes. – **Jean-Christophe Gay**, université Montpellier-III

Références bibliographiques

- BATTISTINI R., CREMERS G., 1972, « Geomorphology and vegetation of Îles Glorieuses », *Atoll Research Bulletin*, n° 159, p. 1-10 et figures.
- GUILCHER A., 1988, *Coral Reef Geomorphology*, New York : John Wiley & Sons, 228 p.
- HOARAU A., 1993, *Les Îles Éparses. Histoire et découverte*, Saint-Denis-de-la-Réunion : Azalées Éditions, 239 p.
- ORAISSON A., 1981, « À propos du différend franco-malgache sur les îles Éparses du canal de Mozambique », *Revue générale de Droit international public*, n° 3, p. 465-507 et figures.